

1925

Chateaubriand: Son Influence sur le Mouvement Littéraire XIXe Siècle

<https://hdl.handle.net/2144/5503>

"Downloaded from OpenBU. Boston University's institutional repository."

Boston University

Graduate School

Thesis

Chateaubriand : Son Influence

sur le

Mouvement Littéraire XIX^e Siècle

Submitted by

Harriet Emily Ellis

B.SC. in Ed. B.U. 1923

In partial fulfilment of requirements

for the degree

of

Master of Arts.

1925

BOSTON UNIVERSITY
COLLEGE OF LIBERAL ARTS
LIBRARY

Upstairs
378.744
B0
A.M. 1925
e

Première Partie

Analyse

Analyse

1. Introduction
11. L'Héritage du XVIII^e siècle
 1. Le classicisme dominateur du XVII^e siècle
Source dans la Renaissance.
 2. Le développement de l'"esprit scientifique"
Touchant la religion, la philosophie,
la politique, les maux sociaux, la nature,
l'homme (la perfectibilité)". Rousseau contre:
 3. L'affaiblissement de la morale.
Seule espérance dans la moralité foncière de
la "bonne vie de famille."
 4. Formation de "l'opinion".
 - a. Instruction plus répandue.
 - b. Bourgeoisie enrichie.
 - c. Journalisme-son pouvoir.
 - d. Drame à thèse.
 - e. L'éloquence-quelques noms célèbres.
 - f. La Révolution-les idées françaises.
 - g. Pensées étrangères- influence.
L'Angleterre-philosophie-Locke- effet sur
Montesquieu- Voltaire.
 5. Précurseurs du romantisme.
Jean Jacques Rousseau, Diderot, André Chénier,
 - a. Diderot- type et chef des Encyclopédistes.
 - (1) Prédilection pour la méthode expérimentale
 - (2). Goût de la réalité matérielle.
 - (3). Liberté personnelle- sa defense.
 - (4). Mène au réaliste.

b. André Chénier. Lyriste païen.

- (1). Restaure la poésie lyrique
- (2). Culte de la beauté païenne
- (3): Chantre de la naturem de ses amours, de ses regrets de la mélancolie.
- (4). Ancêtres des Parnassiens.

c. Jean-Jacques Rousseau.

- (1). Sa grande influence personnelle- sa durée.
- (2). Novateur hardi en politique.
- (3). Réformateur en pédagogie:
- (4). Auteur de la littérature personnelle- le moi
- (5). Prépare la renaissance du sentiment religi-
- (6). Fait entendre la voix de la nature - la coeur l'imagination.
- (7). Traits regrettables- la melancolie, "le mal du siècle- révoltes contre la société- croyances à la fatalité et aux droits de la passion.
- (8). Son disciple Bernadin de Saint Pierre.

111. Le XIX^e siècle.

1. Tendances à l'aube du siècle

- a. Ebullition du sentiment et de l'imagination qui mène à la poésie lyrique et au roman.
- b. Enrichissement de la langue française par l'influence étrangère - Goethe- Scott- Byron- Ossian- Cervantès- Calderon- Lope de Véga- La Grèce.

2. Le Grand initiateur du mouvement romantique

Chateaubriand- Francois René comte de-

a. Esquisse de sa vie de jeune homme

- (1). Enfance à Saint Malo- la Bretagne
- (2). Entrée dans le service- vie à Paris
- (3). L'éclat de la Révolution- il est congédié
- (4). Voyage en Amérique- maintes impressions.
- (5). Retour en France- l'armée des émigrés-blessé
- (6). Retraite en Angleterre-L'Essai sur les révolutions- le pessimisme, l'inquiétude de l'âme- la misère.
- (7). Rentrée en France.

Mort de sa mère et de sa soeur- conversion

L'idée de son livre le Génie lui vient.

111.2b. Carrière publique de Chateaubriand.

- (1). Publication d'Atala- (1801)- "l'avant-courrier"
- (2). Le Génie du Christianisme (1802).

Effet immédiat- plan du livre- un éloge de la religion chrétienne- Devance le romantisme.

- (3). Bonaparte le secrétaire d'ambassade à Rome. puis ministre dans le Valais- l'exécution du duc d'Enghien- l'effet sur Chateaubriand.

- (4). Voyage à l'est.

" Couleurs " "les Martyrs" (publié en 1809)

et pour l'itinéraire de Paris à Jérusalem (1811).

- (5). Retour des Bourbons.

a. Sa brochure "Bonaparte et les Bourbons"

(1814). Valeur.

- (b). Ministre des affaires étrangères-18 mois.
- (c). Chute de Charles X- la part de Chateaubriand
- (d). Retraite à la vie privée.
- (e). Royaliste- il aime la liberté constitutionnelle
- (6). La place de Chateaubriand homme d'Etat.
- (7). Les oeuvres de cette période.

1826-"Oeuvres complètes". "Les Natchez".

1826." Les aventures du dernier Abencérage.

1827." Voyage en Amérique."

1831." Etudes historiques"

111-2.b(7). Les oeuvres de cette période(suite).

1836." Essai sur la littérature anglaise" préface
à sa traduction du "Paradis Perdu" de Milton.

1844. Vie de Rancé.

1811-1846-1848- "Mémoires d'Outre-Tombe"

Ecrits politiques.

1816- "La Monarchie selon la Charte."

1823 "Le Congrès de Vérone"

1824- "La guerre d'Espagne"

c. Vie de salon - l'amitié de Madame Récamier

d. Mort à Paris - le 4 juillet- enterré au Grand Bé.

3. Critique de son oeuvre littéraire.

a. "Atala"- épisode tiré du Génie.

Cadre de la nature primitive- plus la religion.

b. "Le Génie du Christianisme"

(1). Thèse du livre - démontre la dette du monde.
civilisé à la religion chrétienne.

(2). Division en quatre parties.

(a) Dogmes et doctrine.

(b). Poétique du christianisme.

(c). Beaux Arts et Littérature.

(d). Culte chrétien.

111 3b (3). Le livre est peinture plutôt que traité de théologie
le christianisme consolateur des âmes souffrantes.

(4). Importance du livre à son temps- il initia la renais-
sance du sentiment religieux en France.

c. Les Martyrs- grand poème en prose source de l'inspiration
poétique de bien des romantiques.

d. L'Itinéraire de Paris à Jérusalem- chef d'oeuvre d'un ma-
nuel du voyageur- images-inoubliables- enthousiasme
pour la beauté païenne de la Grèce.

e. Le Dernier Abencérage- petit ouvrage de couleur orientale
vibrante et chaude.

f-Oeuvres complètes.

"Les Natchez"- épopée de l'homme primitif"

Voyage en Amérique- Journal de la Nature.

g- Mémoires d'Outre-Tombe- vaste ouvrage auto-biographique
son enfance, ses voyages, sa vie politique- portraits
intérêt psychologique, historique, pittoresque.
Fond d'idées.

111 4. Rapport^s de Chateaubriand avec Mme. de Stael

a. Brève esquisse de la vie, de l'oeuvre, et de l'influen-
ce de Mme. de Stael sur son siècle.

Génie littéraire contemporain.

b. Comparaison des deux initiateurs-

c. Ce qui fait de Chateaubriand le maître du siècle.

IV. Sommaire.

Récapitulation en quelques pages.

Deuxième Partie

Corps de la thèse

1
Chateaubriand: Son Influence sur le Mouvement Littéraire
au XIX^e Siècle.

Pour estimer au juste l'influence d'un écrivain comme Chateaubriand sur la littérature de son temps, il faut remonter un peu dans les siècles précédents et se mettre au courant des conditions, des accomplissements des tendances de cette littérature avant le début de ce grand génie. Il faut s'orienter parmi les divers chemins qui se montr^{nt} dans cette période d'orage et de trouble à la fin du dix-huitième siècle et noter comment les évènements, aussi bien que les grands hommes ont eu leur part dans le développement et la direction finale de cette littérature dans la grande voie du romantisme. Il faut voir clairement que les évènements ne produisent pas leurs effets immédiatement. On remarquera toujours une période de formation, d'incubation, pour ainsi dire pendant laquelle les résultats se préparent. Et ce n'est pas sur les hommes du même temps que les évènements vont produire leurs plus grands effets. A quarante ans on tient à son opinion. Ce n'est que quelques années plus tard qu'on verra les résultats complets. Ainsi on doit tenir compte de tout ce qu'il y a dans l'héritage du dix-huitième siècle afin de bien comprendre les grands changements du siècle suivant.

L'esprit du classicisme qui a apporté à la littérature française une si belle floraison dans les chefs-d'oeuvre du grand siècle la domina plus de cent ans. Au comble de son pouvoir au temps de Louis XIV tout était en harmonie

C'est une époque de confiance et de quiétude, d'accord complet entre la raison et la foi. On dit que ce siècle forme une "solution de continuité" entre le seizième et le dix-huitième; c'est vrai, car sous la forte discipline religieuse et politique du Roi absolu ce courant de curiosité hardi et de philosophie sceptique qui se note au seizième siècle et qui trouva sa source dans la Renaissance se perd sous terre pendant cent ans, mais seulement pour surgir avec plus de force dans le siècle suivant. Alors au dix-huitième siècle l'esprit français se met à examiner les principes de la religion, de la morale, de la politique, à contester tout ce qui semblait si bien fixé par l'âge précédent. On dispute le christianisme de ce temps, c'est à dire la conception de l'homme corrompu et plein de mauvais penchants. C'est l'âge de scepticisme universel, de l'analyse, de la discussion, et de la destruction, non seulement des erreurs, des préjugés, et des abus, mais aussi en grand degré de la foi. Ainsi les écrivains de ce temps sont beaucoup moins des artistes que des philosophes. C'est l'homme considéré comme membre de la société politique qui les intéresse. On discute comment améliorer les procédés de la justice, réparer les inégalités, réformer l'état, réorganiser les finances, assurer à chaque citoyen un peu d'aisance. On court après les découvertes scientifiques; on cherche des solutions rationnelles aux inquiétudes humaines. On croit fermement au progrès de l'humanité; on attend l'âge d'or; il n'est plus du passé; il appartient à l'avenir; on va le réaliser par cette nouvelle magie-la Science. Rousseau, seul,

proteste contre ce que le monde appelle le progrès, et lui, la décadence de la civilisation, ce qui fait de lui un des précurseurs du grand mouvement littéraire du siècle à venir. Puis, la haute société regarde la religion comme institution d'Etat, comme une chose assez loin de sa propre vie ou de sa pensée intérieure. On voit l'affaiblissement de la moralité; on entend les querelles et les disputes des Jansénistes. Néanmoins, la bonne vie de famille religieuse, morale, provinciale, est encore celle de la majorité de la France. Et c'est dans ces coeurs-ci que le grand réformateur de la pensée de son siècle va trouver une réponse sincère, cordiale et immédiate.

On doit noter aussi que, à mesure que le siècle avance, le public change. La littérature en général était mondaine, faite pour la cour et la ville. Puis, l'instruction étant plus répandue, la bourgeoisie, enrichie par son travail devient plus érudite que la noblesse. Elle produit des philosophes, des journalistes, des pamphlétaires, des pièces de théâtre basées sur les idées sociales nouvelles. Ainsi se crée une nouvelle force qui devient de jour en jour plus puissante, c'est l'opinion. Et dans ce milieu troublé de la fin du siècle se développe un nouveau genre littéraire, un genre original par la hardiesse de sa pensée individuelle, révolutionnaire: l'éloquence. Entre autres orateurs, on peut citer Mirabeau, Vergniaud, Danton, qui ont contribué à l'émancipation de l'esprit français. En même temps que les "idées françaises" se répandent comme un nouvel évangile dans toute l'Europe on accueille en France les pensées étrangères; on admire, on s'inspire de la littérature

d'Outre-Manche et d'Outre-Rhin, - on devient "cosmopolite". C'est en Angleterre qu'il faut aller chercher l'origine du mouvement philosophique français au dix-huitième siècle ; c'est de là que Montesquieu a rapporté sa politique et Voltaire ses idées philosophiques.

Mais plus puissante que l'influence de Voltaire dans le champ des idées est celle des précurseurs du mouvement qui a produit les formes variées de la littérature contemporaine. Dans les oeuvres de Jean-Jacques Rousseau, de Diderot, d'André Chénier dont tous les trois ont subi directement l'influence anglaise, on peut voir les indices de la rénovation qui se prépare. Diderot, par sa prédilection pour la méthode expérimentale, par son goût de la réalité matérielle, par sa défense de toute sorte de liberté personnelle devance les réalistes de la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Ce qui fait d'André Chénier un précurseur c'est qu'il restaure la poésie lyrique, négligée, depuis plus de deux siècles. La poésie n'est plus pour lui ce qu'elle était pour ses contemporains, un divertissement élégant et frivole; il y met "la sincérité de l'émotion et le sérieux de la pensée." Il partage avec les romantiques ce culte de la beauté païenne; n'ayant aucun sentiment religieux, il chante la nature, ses amours, ses regrets, sa mélancolie. On le dirait l'ancêtre des "Parnassiens."

On verra, cependant, en Jean-Jacques Rousseau, le précurseur prééminent du romantisme. De tous les écrivains du dix-huitième siècle c'est lui dont l'influence personnelle a été la plus grande et s'est le plus long-

temps continuée. Novateur hardi en politique, réformateur en pédagogie, auteur de la littérature personnelle où s'exalte la sensibilité et le "moi", c'est lui qui prépare la renaissance du sentiment religieux et qui fait entrer dans le style l'éloquence et le pittoresque. Il fait entendre à son temps la voix de la nature; il découvre dans le coeur et l'imagination des sources nouvelles de poésie.

Il emploie la large période; il a la parole chaude, enflammée, trop souvent de l'éloquence paradoxale, mais pas hypocrite. De lui vient aussi quelques uns des traits regrettables qu'on voit dans la littérature du XIX^e siècle; cette mélancolie et ce malaise qu'on appelle "le mal du siècle" et qui chez Rousseau aboutit dans l'hypocondrie; les révoltes contre la société, la croyance aux droits et à la fatalité de la passion. Dans son meilleur disciple, Bernardin de Saint Pierre, qui l'accompagnait dans ses promenades et dans ses rêveries sur la nature, nous voyons s'imposer et fleurir ses idées. "Paul et Virginie" est un chef-d'oeuvre de l'idylle qui annonce les grands romantiques.

Ainsi on voit, à l'aube du dix-neuvième siècle, cette grande ébullition de sentiment et d'imagination de laquelle plus tard nous devons le développement de la poésie lyrique et du roman. La langue en s'enrichissant de l'influence étrangère perd un peu sa simplicité; elle gagne, néanmoins, plus de couleur et d'imagination, et à mesure que le siècle avance elle gagne aussi de la puissance créatrice. A Werther succède René, affligé de la même "maladie du siècle"; des romans épiques de Walter Scott descendent tous les romans historiques écrits en France dès cette é-

poque. Byron étonne le monde par la "tristesse de son génie", par l'orgueil de son caractère, par les tempêtes de sa vie" et exerce sur les poètes romantiques une fascination des plus grandes. Les soi-disants sagas de "Fingal" et "Temora" enchantent l'Europe. On se laisse entraîner dans le délire ossianique. Les chants monotones, cadencés du Barde de Morven s'empreintent sur la pensée de tous les initiateurs du mouvement littéraire du siècle. Enfin, on quitte les pays brumeux ; on se tourne vers les pays du soleil, et on trouve de l'inspiration dans l'Espagne de Cervantès, de Calderon, de Lope de Véga ; on cherche en Grèce les ruines pittoresques, la couleur et la chaleur de l'Orient, des héros réels, modernes, se sacrifiant pour la liberté. L'enthousiasme poétique, c'est là le signe caractéristique de toute la nouvelle génération d'écrivains français.

Le grand initiateur de cette littérature au dix-neuvième siècle et celui dont procèdent à peu près tous les écrivains de son temps est Chateaubriand.

François René, vicomte de Chateaubriand, est né à Saint Malo, le 4 septembre 1768. D'une famille illustre, mais abaissée de sa fortune, il passa ses premières années au milieu de la rude nature de Bretagne. De tempérament rêveur et mélancolique, violent et capricieux, d'une sensibilité très vive, d'un orgueil insatiable, l'influence de sa soeur aînée, la triste et gracieuse Julie, qui tenait de pareils goûts romanesques, contribua au développement du trait dominant de son caractère, - cette tristesse incurable et sans cause qu'on appelle "le mal du siècle" et dont son roman "René" est la peinture.

"Combien vous aurez pitié de moi! Que mes éternelles inquiétudes vous paraîtront misérables! Vous qui avez épuisé tous les chagrins de la vie, que penserez-vous d'un jeune homme sans force et sans vertu, qui trouve en lui-même son tourment, et ne peut guère se plaindre que des maux qu'il se fait à lui-même?".....

A vingt ans, après avoir fait des études irrégulières et incomplètes, il vint à Paris, où son goût pour les lettres lui fit rechercher la société des poètes, entre autres, Le Brun, La Harpe et son ami toujours fidèle, Fontanes. Puis il entra sous-lieutenant au régiment de Navarre et, jeune officier, se mêla à la société la plus brillante de Paris. En 1791, congédié par la Révolution et poussé par un immense dégoût de la vie du monde, le jeune rêveur partit pour l'Amérique, avec l'idée de découvrir au Nord-Ouest du Canada un passage vers l'Asie. En vérité il cherchait dans les forêts du nouveau-monde des sensations nouvelles, un champ illuminé pour son imagination. Il les trouva, et il peuplait les solitudes de ses rêves comme autrefois il avait peuplé son château breton. De ce voyage naissent ces poèmes en prose "les Natchez", "Atala", et "René".

La nouvelle de la fuite de Louis XVI et son arrestation à Varennes le rappela en France. Sa mère le maria avec une jeune fille riche, mais à l'appel de l'honneur il partit pour les rangs des émigrés. Il entra dans l'armée de Condé, manqua y mourir, et enfin se réfugia en Angleterre où il vécut misérablement en faisant des traductions et en donnant quelques leçons de Français. Cha-

teubriand nous révèle cette terrible existence dans son "Essai sur les Revolutions". C'est un livre hâtif, confus, indigeste, mais traversé comme par des éclairs de génie." Ce qu'il a souffert de l'âme et du corps on peut l'entendre dans son chapitre aux infortunés.

"Un infortuné, dit-il parmi les enfants de la prospérité ressemble à un gueux qui se promène en guenilles au milieu d'une société brillante," chacun le regarde et le fuit. Il doit donc éviter les jardins publics, le fracas, le grand jour. Lorsque la brume commence à confondre les objets notre infortuné s'aventure hors de sa retraite: et, traversant en hâte les lieux fréquentés, il gagne quelques chemins solitaires où il puisse errer en liberté. Un jour il va s'asseoir au sommet d'une colline qui domine la ville et commande une vaste contrée: il contemple les feux qui brillent dans l'étendue d'un paysage obscur sous tous ces toits habités. Ici, il voit éclater ce réverbère à la porte de cet hôtel, dont les habitants plongés dans les plaisirs, ignorent qu'il est un misérable occupé seul à regarder de loin la lumière de leurs fêtes; lui, qui eut aussi des fêtes et des amis!" Il ramène ensuite ses regards sur quelques petit rayon tremblant dans une pauvre maison écartée du faubourg, et il dit: Là, j'ai des frères. - Une autre fois par un clair de lune, il se place en embuscade sur un grand chemin, pour jouir encore à la dérochée de la vue des hommes sans être distingué d'eux, et de peur qu'en apercevant un malheureux, ils ne s'écrient, comme les gardes du docteur anglais dans la "Chambre indienne: Un paria! un paria!" L'idée dominante du livre c'est le pessimisme.

Essai
sur
la
Revolu-
tion 11^o
partie
chap,
XIII.

En détruisant toutes les croyances religieuses, le dix-

huitième siècle les avait remplacées d'une sorte de dogme basé sur le soi-disant science du temps, "la perfectibilité" de l'homme. Chateaubriand trouve cette doctrine fausse et il veut l'abolir. Dans son "Essai" il montre non seulement qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil et qu'on retrouve dans les révolutions anciennes les personnages et les principaux traits de la Révolution, mais encore que l'humanité tourne éternellement dans le même cercle d'erreurs et de misères. A cette époque, l'auteur n'a aucune croyance, mais il demande le respect pour la foi.

"Moi, qui suis très peu versé dans ces matières," dit-il, je répéterai seulement aux incrédules, en ne me servant que de ma faible raison ce que je leur ai déjà dit. "Vous renversez la religion de votre pays, vous plongez le peuple dans l'impiété, et vous ne proposez aucun palladium de la morale. Cessez cette cruelle philosophie; ne ravissez point à l'infortuné sa dernière espérance. Qu'importe qu'elle soit une illusion si cette illusion le soulage d'une partie du fardeau de l'existence; si elle veille dans les longues nuits à son chevet solitaire et trempé de larmes; si enfin elle lui rend le dernier service de l'amitié, en fermant sa paupière, lorsque seul et abandonné sur la couche du misérable il s'évanouit dans la mort.

Toutefois son livre dénote une inquiétude, un malaise d'âme une sincère douleur de ne pas croire qui peut nous expliquer sa conversion prochaine. C'est la mort de sa mère suivie de celle de sa soeur aimée qui le convertirent. "J'ai pleuré", dit-il et j'ai cru". C'est en ce moment d'illumination soudaine qu'il a conçu le dessein de réhabiliter la religion chrétienne si outragée par Voltaire. En même temps, il découvrit la vérité manifeste,

Essai
11^e part.
chap.
XLVII.

que cette religion, que l'on avait si longtemps dénoncée comme hostile au progrès, avait été l'unique rempart contre la barbarie, l'âme toute-puissante de la civilisation moderne, l'inspiratrice de toutes les améliorations sociales, la protectrice et l'initiatrice de toutes les sciences et de tous les arts.

Le jeune écrivain commence aussitôt une apologie du christianisme. En 1801, de l'ouvrage encore inachevé il détache un épisode, "Atala", roman d'amour et aussi roman "chrétien", où se révèle en lui le poète, le peintre, le rénovateur de la langue. Ce livre jouit d'un succès éclatant.

En 1802, le jour même où le premier Consul rouvre les églises au culte catholique, paraît le "Génie du Christianisme". Nulle oeuvre ne pouvait être plus opportune. C'était la réparation frappante faite par l'esprit français à la civilisation chrétienne. L'auteur raconte en même temps avec le plus grand charme les souvenirs du culte, le retour des fêtes aimables ou pathétiques de l'Église, ses pieuses cérémonies, les émotions religieuses de la "nef antique" et la poésie des dévotions populaires; il ravivait ainsi au fond des coeurs mille impressions d'enfance, douces ou mélancoliques. Il dit lui-même dans la préface de l'édition de 1828.....

" Ce fut pour ainsi dire au milieu des débris de nos temples que je publie le "Génie du Christianisme", pour rappeler dans ces temples les pompes du culte et les serviteurs des autels. On avait alors, après les événements de la Révolution, un besoin de foi, une avidité des consolations religieuses qui venaient de la privation même

de ces consolations depuis de longues années."

Chateaubriand montre dans son "Génie du Christianisme" non pas directement que la religion chrétienne est vraie, mais qu'elle est belle; de cette beauté parfaite l'auteur conclut à une origine divine. Il montre son excellence, en la considérant non seulement dans ses dogmes et sa morale mais dans son influence sur les lettres et sur les arts. Il déclare que le "christianisme" favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses, donne de la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain et des moules parfaits à l'artiste". Son livre fit une révolution littéraire. À la renaissance païenne s'oppose une renaissance chrétienne et par suite une conception nouvelle de l'art. On peut voir dans le "Génie" tout ce qu'on appelle plus tard le romantisme.

Bonaparte, désireux de s'attacher un homme qui servait si bien ses desseins de restauration sociale, nomme Chateaubriand secrétaire d'ambassade à Rome, puis ministre de France dans le Valais. Après l'exécution du duc d'Enghien, il rompt avec Napoléon et dès lors il se fait le défenseur du trône légitime. C'est à ce temps-là qu'il entreprend son long voyage à l'est dont les fruits sont "Les Martyrs", publiés en 1809, "l'Itinéraire de Paris à Jérusalem, qui parut en 1811, et, beaucoup plus tard, son petit chef-d'oeuvre de couleur orientale, placé dans les ruines de l'Alhambra, "Les Aventures du dernier Abencérage." Élu, en 1811, membre de l'Académie Française, il avait écrit un discours que l'empereur interdit. Trois ans plus tard le retour des Bourbons lui donne un grand rôle politique, marqué d'abord par sa

brochure "Bonaparte et les Bourbons" qui "vaut une armée" à Louis XVIII. Pendant dix-sept mois il est ministre des affaires étrangères; puis, congédié brusquement en 1824, il passe dans l'opposition libérale. Sa carrière politique s'arrête en 1830. Chagriné de la part que ses polémiques avaient exercé dans la chute de Charles X, et fidèle à lui-même et à la monarchie légitime, il se retire pour toujours dans la vie privée. On ne doit pas oublier que, tout en étant ardent royaliste, Chateaubriand est aussi un homme de son temps. Il ne rêve pas un retour impossible à l'ancien régime. Dans son "Discours de réception à l'académie l'orateur s'exprime ainsi:-

"Chénier adora la liberté: peut on lui en faire un crime? Les chevaliers eux-mêmes, s'ils sortaient de leurs tombeaux suivraient la lumière de notre siècle." Et parlant en poète il dit:

"On verrait se former cette heureuse alliance entre l'honneur et la liberté, comme sous le règne des Valois, les créneaux gothiques couronneraient avec une grâce infinie dans nos monuments les ordres empruntés de la Grèce."

Soucieux d'établir l'harmonie entre ces royalistes intempérés et aveugles et l'ordre nouveau, il s'adresse à eux ainsi en paroles chaudes et sensées:

"Non, la charte n'est point une plante exotique, un accident fortuit du moment: c'est le résultat de nos moeurs présentes; c'est un traité de paix signé entre les deux partis qui ont divisé la France; traité où chacun des deux abandonne quelque chose de ses prétentions pour concourir à la gloire de la patrie. L'ancienne constitution de la

Monarchie était excellente pour le temps: mais il faut, dans la vie partir du point où l'on est arrivé; un fait est un fait. Que le gouvernement détruit fût excellent ou mauvais il est détruit; que l'on ait avancé, que l'on ait reculé, il est certain que les hommes ne se trouvent plus à la même place où ils se trouvaient il y a cent ans, bien moins encore où ils se trouvaient il y a trois siècles. Il faut les prendre tels qu'ils sont et ne pas toujours les voir tels qu'ils ne sont pas et tels qu'ils ne peuvent plus être. - Quand nous voudrions tous que les choses fussent arrangées autrement qu'elles le sont, elles ne pouvaient l'être. Déplorons à jamais la chute de l'ancien gouvernement, de cet admirable système, dont la durée fait l'éloge. Mais enfin notre admiration, nos pleurs, nos regrets, ne nous rendraient pas Duguesclin, Lahire, Dumois. La vieille monarchie ne vit plus pour nous que dans l'histoire."

On dit que Chateaubriand avait les grandes qualités de l'homme d'Etat, mais qu'il était trop dépourvu des petites. "Paladin avide de gloire et d'aventure", il compose des plaidoyers chaleureux en faveur de la Grèce esclave dont il avait vu de ses yeux la misère; mais se fiant trop aux monarchies légitimes, il se prête au rétablissement en Espagne d'un stupide despotisme. Découragé et désillusionné des événements politiques, il s'éloigne et se dévoue à ses études historiques et littéraires et à la préparation de ses Mémoires d'Outre-Tombe." Notons les Études ou Discours historiques sur la chute de l'empire romain (1831); "l'Essai sur la littérature anglaise" morceau de critique littéraire composé pour accompagner sa traduction du "Paradis Perdu" de Milton

le "Congrès de Vérone" (1838), journal brillant de ses observations personnelles; "la vie de Rancé" (1844), histoire du réformateur de la Trappe, ouvrage entrepris sur les conseils de son confesseur, l'abbé Séguin, pour le ramener aux choses éternelles, mais qui atteint à peine son but; et ses "Mémoires" dans lesquels nous retrouvons toute l'histoire de la vie de l'auteur, teinte d'orgueil et d'ironie. Il continue ce ^{dernier} travail jusqu'en 1846. C'était son habitude, à ce temps, de fréquenter de préférence, le salon de Madame Récamier à l'Abbaye-aux Bois, où il fut, selon le mot de Sainte Beuve "le grand centre de son monde, le grand intérêt de sa vie." Besogneux, il avait "hypothéqué sa tombe" en vendant ses Mémoires d'outre-tombe qui commencent à paraître dès le mois de février 1848. Le 4 juillet de la même année, Chateaubriand mourut à Paris, et, ^{selon} sa propre demande il fut enterré en face de Saint Mâlo, sa ville natale, dans l'île orageuse du Grand Bé.

Tandis que Chateaubriand politique nous intéresse comme type de l'homme de lettres qui se croit habile homme d'Etat, ce n'est pas, bien entendu, dans ce champ-là qu'on trouve son vrai titre de gloire. C'est à son oeuvre régénératrice sur la langue et la pensée françaises qu'il doit sa place de maître de son siècle. L'épisode d'Atala qui devança le "Génie" lui valut sur le champ une renommée européenne. C'est le récit du vieux Chactas, sauvage de la tribu des Natchez, qui a visité la France et qui connaît la cour de Louis XIV. L'indien raconte à René les aventures de sa jeunesse. Pris par ses ennemis, condamné à être brûlé vif, il est sauvé par Atala, jeune fille chré-

tienne de la tribu, qui l'aime. Ils s'enfuirent ensemble dans la forêt primitive, et après un mois de marche rencontrent un missionnaire, le Père Aubry, chez qui ils se sont réfugiés pour échapper à une affreuse tempête. Chactas veut devenir chrétien comme Atala afin de chasser le seul obstacle qu'il puisse voir à leur union. Mais la jeune fille, que sa mère mourante avait consacrée à Dieu, ne voulant pas rompre son vœu et désespérée par son amour, s'empoisonne. - On ne pourrait comprendre l'attrayante beauté de ce simple récit sans en citer quelques lignes. Voici comment l'auteur dépeint un orage dans les forêts du Meschacébé.

Atala
p'66-
68

"C'était le vingt-septième soleil depuis notre départ des cabanes; la lune de feu avait commencé son cours, et tout annonçait ^{un} orage. Vers l'heure où les matrones indiennes suspendent la crosse du labour aux branches du savinier et où les perruches se retirent dans le creux des cyprès, le ciel commença à se couvrir. Les voix de la solitude s'éteignirent, le désert fit silence, et les forêts demeurèrent dans un calme universel. Bientôt les roulements d'un tonnerre lointain, se prolongeant dans ces bois aussi vieux que le monde, en firent sortir des bruits sublimes. Craignant d'être submergés, nous nous hâtâmes de gagner le bord du fleuve et de nous retirer dans une forêt."

"Ce lieu était un terrain marécageux. Nous avançons avec peine sous une voûte de smilax, parmi des ceps de vigne, des indigos, des fèves, des lianes rampantes qui en entravaient nos pieds comme des filets. Le sol spongieux tremblait autour de nous, et à chaque instant nous étions près d'être engloutis dans des fondrières. Des insectes sans

nombre, d'énormes chauves-souris nous aveuglaient; les serpents à sonnettes bruissaient de toutes parts; les loups et les ours, les cacajous, les petits tigres qui venaient se cacher dans ces retraites, les remplissaient de leurs rugissements."

" Cependant l'obscurité redouble: les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois, la nue se déchire et l'éclair trace un rapide losange de feu. Un vent impétueux, sorti du couchant, roule les nuages sur les nuages; les forêts plient; le ciel s'ouvre coup sur coup et à travers ses crevasses on aperçoit de nouveaux cieux et des campagnes ardentes. Quel affreux, quel magnifique spectacle! la foudre met le feu dans le bois; l'incendie s'étend comme une chevelure de flammes; des colonnes d'étincelles et de fumées assiègent les nues qui vomissent leurs foudres dans le vaste embrasement. Alors le Grand Esprit couvre les montagnes d'épaisses ténèbres; du milieu de ce vaste chaos s'élève un mugissement confus formé par le fracas des vents, le gémissement des arbres, le hurlement des bêtes féroces, le bourdonnement de l'incendie, et la chute répétée du tonnerre, qui siffle en s'éteignant dans les eaux."

Ainsi, dans ce magnifique cadre de la nature primitive se développe le drame d'un amour simple rendu plus réservé et plus impétueux par les sentiments de la religion.

Le "Génie du christianisme" ne ressemble pas aux apologies précédentes. Chateaubriand ne cherche pas, à prouver selon les anciennes méthodes que le Christ est Dieu et que l'Église n'enseigne que la vérité. Il montre que "la religion chrétienne, ^{est la plus poétique,} la plus humaine, la plus favorable à

toutes les libertés, de toutes les religions qui ont jamais existé; que le monde lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites, depuis les hospices bâtis pour les malheureux jusqu'aux temples bâtis par Michael-Ange et décorés par Raphaël." En poète, il appela au secours de la religion tous les enchantements de l'imagination et tous les intérêts du coeur." Comme moraliste il indique les sentiments nouveaux que le christianisme a fait naître dans l'âme; comme critique il étudie chez les écrivains de l'antiquité païenne et chez les modernes, la peinture de certains caractères, l'époux, l'épouse, la mère, le fils, la fille; comme "chantre du moyen âge" il trace les plus magnifiques tableaux, des cérémonies et des fêtes chevaleresques.

L'ouvrage comprend quatre parties, divisées en six livres. Dans la première partie - Dogmes et Doctrines Chateaubriand examine le fond même du christianisme, - mystères, sacrements, Écriture Sainte, existence de Dieu, immortalité de l'âme. Bien que cette partie ne soit ni la plus originale ni la plus durable du Génie, elle accomplit le dessein de l'auteur à l'égard du public qu'il voulait toucher. En expliquant la beauté et l'excellence de ses dogmes et de sa morale il essaie de réagir contre l'esprit encyclopédique et voltairien qui avait ridiculisé la religion, la déclarant absurde et anti-naturelle et anti-poétique." Il y a, dit l'auteur, trois sources où l'esprit poétique puise et s'enivre, trois mondes ouverts à l'imagination, - l'humanité, la nature, et Dieu. Or, combien chacun de ces mondes ne s'est-il pas agrandi, lorsque la lumière du christianisme en a éclairé les ténèbres, et a dissipé les fantômes dont l'imagination païenne les avait peuplés? Ce n'est que depuis

l'évangile que l'homme a connu toute la dignité et la misère de sa nature morale, et le mystère de sa chute et la grandeur de sa destinée. En l'affranchissant de sa fatalité pour lui restituer toute sa liberté, le christianisme du même coup a éveillé dans sa conscience la réflexion inquiète, il l'a obligé de se replier sur son propre coeur et à se mieux connaître jusque dans ses plus intimes profondeurs. Il a transformé en même temps les passions et changé les rapports des vertus et des vices. Dans les mots de l'auteur: ---

" Les bases de la morale ont changé parmi les hommes chrétiens depuis la prédication de l'évangile. Chez les anciens, par exemple, l'humilité passait pour bassesse, et l'orgueil pour grandeur. Chez les chrétiens, au contraire, l'orgueil est le premier des vices, et l'humilité une des premières vertus. Cette seule transmutation de principes montre la nature humaine sous un jour nouveau; et nous devons découvrir dans les passions des rapports, que les anciens n'y voyaient pas."

En outre, le christianisme, quand il faisait entrer les femmes dans la vie morale d'où la société antique les avait à peu près exclues, leur donnait le droit de penser et de sentir, doublait le domaine de l'âme, sanctifiait l'amour et ouvrait à la poésie un monde nouveau. Et au-dessus de l'amour terrestre un autre amour se présente, l'amour divin, inconnu avant l'ère chrétienne, qui se dépeint à travers les siècles dans la vie de tous les glorieux saints de l'Église, et le manque duquel laisse à sa place cette vague et dévorante mélancolie dont son siècle

Génie du
Christ.
11^e part
livre III
Chap. I.

souffrait.

Le sentiment de la nature, l'admiration de la puissance du Créateur, le rapport entre la nature et les pensées, les émotions, les souvenirs et les regrets, la vie intime de l'âme qui ne borne pas son domaine à la terre, mais sur les ailes de l'imagination ou de la foi, s'élance ^{vers} le monde invisible, toute cette poésie descriptive est moderne. Et le "merveilleux chrétien" ne cesse jamais de nous envelopper tout en se transformant selon nos croyances. Le poète, c'est le voyant, qui, illuminé par la foi, voit dans sa vision la main divine et nous en révèle la présence.

Dans la deuxième partie de son oeuvre, Poétique du christianisme, Chateaubriand examine tour à tour les épopées chrétiennes, les caractères des grandes oeuvres, les passions, le merveilleux chrétien contre le merveilleux antique ^{et} païen. C'est ici qu'on trouve l'épisode de René, type célèbre de la mélancolie romantique. Ce roman décrit un jeune homme, dévoré dans la fleur de sa jeunesse par un chagrin secret et inconnu, déjà désabusé avant d'avoir vécu, qui semble avoir par la rêverie épuisé d'avance la vie, qui se fatigue à la poursuite d'un bien imaginaire, et qui, las du monde et de lui-même s'enfuit en Amérique pour y chercher une paix impossible à son coeur. Dégoûté de tout, il songe à se tuer quand une grande douleur produit en lui une révolution qui contribue à le sauver. C'est la révélation le jour même qu'elle va entre au couvent de la passion fatale qu'éprouve pour René sa soeur aînée, Amélie. Il vivra pour porter partout le désespoir de sa vie errante et futile. "René" est l'histoire d'un homme, Chateaubriand

lui-même. En même temps c'est l'histoire d'une époque, de cette société vers 1800 au lendemain des événements qui avait bouleversé l'ordre des choses établies et remis tout en question. C'est ce qu'on appelle le "mal du siècle". On le rencontre aussi à l'étranger, dans le "Werther" de Goethe; dans le Childe Harold de Lord Byron. À sa suite la mélancolie devient une mode et une nombreuse famille de désabusés se pressent sur les pas de René, dont le plus notable est l'Adolphe de Benjamin Constant. Cependant entre toutes ces créations de la mélancolie de notre âge, René tient encore la première place; nul autre ne l'a égalé ni n'a exercé sur son siècle une séduction plus séduisante, plus puissante.

Si Chateaubriand, dans la deuxième partie de son "Génie" toutefois n'a pas entièrement réussi à faire prévaloir la poésie chrétienne sur la poésie des anciens, il a fait mieux. Il les a remises à la fois l'une et l'autre en honneur. Il nous a ramenés tout ensemble aux deux sources antiques alors presque également abandonnées, où l'esprit français va dorénavant retrouver sa tradition et le secret des œuvres immortelles. On aperçoit l'étendue de son influence à cet égard qu'à mesure que le siècle s'avance.

Dans la troisième partie du "Génie": Beaux Arts et Littérature, l'auteur examine les caractères et les beautés propres de l'art chrétien. Il parle en poète plutôt qu'en connaisseur, de l'architecture, de la statuaire, de la musique, de tous les arts réunis dans les temples chrétiens pour la jouissance de tous, pour les petits, les humbles, les ignorants, aussi bien que pour les grands et

les privilégiés. L'auteur sait le premier parler avec admiration de l'art gothique et des monuments du Moyen-Age. Ce n'est pas seulement le dix huitième siècle qui avait discrédité et relégué dans la barbarie tout ce qui venait de l'église et du Moyen-Age. Le dix-septième, dans son admiration pour les oeuvres artistiques de l'antiquité et de la Renaissance avait méconnu entièrement la beauté de l'art purement chrétien.

Génie
livre 1^{er}
chap.
VIII.

"On aura beau bâtir des temples grecs bien élégants, bien éclairés, pour rassembler le bon peuple de Saint Louis ---il regrettera toujours ces Notre-Dame de Reims et de Paris, ces basiliques moussues, toutes remplies des générations des décédés, et des âmes de ces pères."

Cette partie de l'ouvrage, de poétique du christianisme est la partie la plus complète et celle qui a le mieux plu à l'auteur. La philosophie, l'histoire, l'éloquence, il discute tour à tour, concluant dans le livre V, par les Harmories de la religion chrétienne avec les scènes de la nature et les passions du coeur humain". Comme exemple, au livre VI il offre "Atala", ce roman touchant l'avant_courrier de sa grande renommée.

La quatrième partie du "Génie", intitulé Culte Chrétien est une étude des manifestations extérieures de la religion. Il redit les beautés et les bienfaits du culte chrétien; il dépeint les pompes, des fêtes de l'église et les cérémonies sacrées, dans lesquelles le christianisme raconte son histoire ou sanctifie les différentes saisons de l'année et les phases diverses de la vie de l'homme.

"Les solennités du Christianisme sont coordonnées d'une manière admirable aux scènes de la nature. La fête du

Génie
du
Chris;
IV part.
livre I
Chap. VII.

Créateur arrive au moment où la terre et le ciel déclarent sa puissance, où les bois et les champs fourmillent de générations nouvelles; tout est uni par les plus doux liens il n'y a pas une seule plante veuve dans les campagnes. La chute des feuilles, au contraire, amène la fête des Morts pour l'homme, qui tombe comme la feuille des bois.- Au printemps l'Église déploie dans nos hameaux une autre pompe. La Fête-Dieu convient aux splendeurs des cours, les Rogations aux naïvetés du village. L'homme rustique sent avec joie son âme s'ouvrir aux influences de la religion, et sa glèbe aux rosées du ciel."

Dans le livre VI Chateaubriand fait une réplique directe à l'Encyclopédie et à "l'Essai sur les Mœurs" de Voltaire, sous le titre "Services rendus à la société par le clergé et la religion chrétienne en général." Treize chapitres portent des sous-titres suggestifs: Hopitaux, éducation, universités, agriculture, commerce, etc. On étale l'oeuvre des missions, l'influence bienfaisante des ordres de la chevalerie, née du christianisme. Comme ^{titre} du dernier chapitre on trouve cette question qui fait penser: " Quel serait aujourd'hui l'état de la société, si le christianisme n'eut point paru sur la terre?"

En lisant le "Génie du Christianisme" il faut se rappeler que Chateaubriand n'est point un théologien, et qu'il ne compose point un traité de dogmatique. Son oeuvre est plutôt celle du peintre, qui, en illustrant le livre sacré y ramène nos yeux. Son argumentation peut être faible ou vide; lui-même l'auteur a senti plus tard combien son livre laissait à désirer, et, en quelques pages éloquentes de

ses "Mémoires" il a indiqué comment il aurait voulu le refaire. Mais quand l'apologiste ne sait comment convaincre l'esprit, le poète sait à merveille émuouvoir la sensibilité, ravir l'imagination et rouvrir l'ancien sanctuaire aux coeurs qui souffraient du malaise de René.

"Souvent, assis dans une église peu fréquentée je passais des heures entières en méditations. Je voyais de pauvres femmes venir se prosterner devant le Très-Haut, ou des pécheurs s'agenouiller au tribunal de la pénitence. Nul ne sortait de ces lieux sans un visage plus serein, et les lourdes clameurs qu'on entendait au dehors, semblaient être les flots des passions et des orages du monde qui venaient expirer au pied du temple du Seigneur. Grand Dieu, qui vis en secret couler mes larmes dans ces retraites sacrées, tu sais combien de fois je me jetai à tes pieds pour te supplier de me décharger du poids de l'existence ou de changer en moi le vieil homme! Ah! qui n'a senti quelquefois le besoin de se régénérer, de se rajeunir aux eaux du torrent, de retremper son âme à la fontaine de vie? Qui ne se trouve quelquefois accablé du fardeau de sa propre corruption, et incapable de rien faire de grand, de noble, de juste?"-- Aux âmes comme celles-ci, douloureuses, ardentes, désenchantées, l'auteur présente le christianisme comme un pouvoir suprême qui les soutiendra et les guidera vers un monde meilleur. Ainsi son livre initia la renaissance du sentiment religieux en France.

En 1809, parurent "les Martyrs", espèce de poème en prose dans lequel l'auteur continue à discuter la même thèse en mettant en opposition les deux religions, chrétienne et païenne. L'action se passe vers la fin du troisième siècle.

cle au moment de la persécution de Dioclétien. Ce qui vaut le mieux dans ce poème, c'est l'étude de certains caractères: Eudore, Cymodocée, Velléda, et aussi l'éclat des peintures historiques. La trame en est bien simple.

Deux jeunes gens du troisième siècle, Eudore et Cymodocée s'étaient fiancés l'un à l'autre. Eudore, de famille chrétienne, après un long exil et une jeunesse égarée est rentré enfin dans la foi de son pays. Cymodocée, fille d'un prêtre de Jupiter, ayant appris à aimer Eudore en lui entendant raconter ses aventures, renonce volontiers au culte de ses pères pour embrasser la religion de celui qu'elle aime. Cependant la persécution contre les chrétiens se déchaine furieusement et sépare les deux fiancés. Cymodocée, qui a été baptisée à Jérusalem ne retrouvera Eudore que dans les prisons de Rome. C'est dans l'arène des gladiateurs qu'un commun martyr consacra leur pieuse union. Autour de cette petite histoire touchante le poète écrivit une épopée en prose, dont la valeur n'est pas documentaire, mais dans laquelle la vie du passé est merveilleusement ressuscitée: Quel beau récit fait Eudore de sa campagne contre les Francs Les Barbares livrent des combats terribles avec des armes étranges; c'est un pèle-mêle magnifique au-dessus duquel s'élève le chant ossianique, le chant fameux: " Pharamond, Pharamond nous avons combattu avec l'épée; nous avons lancé la francisque à deux tranchants." Il n'est pas étonnant que la vocation d'un historien comme Augustin Thierry se soit éveillée à la lecture d'un tel morceau.

Strowski
Litt.
Française
p. 66
Les Martyrs
Combat
des
Francs
et
des Gaulois.

L'épisode de Velléda est aussi très poétique. Dans le mystère des forêts gauloises, Eudore a surpris une druidesse portant la faucille d'or et couronnée de verveine,

belle, jeune, farouche, emplie d'une sorte d'esprit prophétique. Elle s'éprend d'amour pour Eudore et lui pour elle. Mais cet amour impossible, cet amour sauvage et fatal aboutit à la mort. Velléda se tue et reste immortelle dans sa beauté et sa tristesse.

Dans son "Itinéraire de Paris à Jérusalem," publié deux ans après, Chateaubriand se sert des notes prises dans son voyage à la recherche de "couleurs" pour "les Martyrs" C'est un classique non seulement, par la sûreté et la variété des descriptions et l'intérêt et la sympathie pour la Grèce esclave qui s'éveille en Europe, mais aussi pour l'enthousiasme de l'auteur pour la beauté païenne que le rénovateur du christianisme avait retrouvé sur le sol même de l'antiquité. L'auteur nous apprend aussi l'art de voyager avec fruit. Lui-même il n'a rien négligé. Auteurs anciens et modernes sont sans cesse dans ses mains et sont confrontés avec les lieux. Il savait bien que ces lieux historiques qui ont tant de choses à nous apprendre du passé, ne répondent qu'à ceux qui savent les interroger.

"J'ai vu, dit-il du haut de l'Acropole le soleil se lever entre les deux cimes du mont Hymette: les corneilles qui nichent autour de la citadelle, mais qui ne franchissent jamais son sommet, planaient au-dessus de nous; leurs ailes noires et lustrées étaient glacées de rose par les premiers reflets du jour; des colonnes de fumée

L'Itinéraire
Voyage
de
la
Grèce

bleue et légère montaient dans l'ombre le long des flancs de l'Hymette et, annonçaient les parcs et les chalets des abeilles; Athènes, l'Acropolis et les débris du Parthénon se coloraient des

plus belles teintes de la fleur du pêcher; les sculptures de Phidias, frappées horizontalement d'un rayon d'or, et semblaient se mouvoir sur le marbre par la mobilité des ombres du relief; au loin la mer et de Pirée étaient tout blancs de lumière, et la citadelle de Corinthe, renvoyant l'éclat du jour nouveau, brillait sur l'horizon du couchant comme un rocher de pourpre et de feu.

"Du lieu où nous étions placés, nous aurions pu voir dans les beaux jours d'Athènes, les flottes sortir du Pirée pour combattre l'ennemi ou pour se rendre aux fêtes de Delos; nous aurions pu entendre éclater au théâtre de Bacchus les douleurs d'OEdipe, de Philoctète et d'Héraclès; nous aurions pu ouïr les applaudissements des citoyens aux discours de Démosthène. Mais hélas! aucun son ne frappait notre oreille. À peine quelques cris, échappés à une populace esclave sortaient par intervalles de ces murs, qui retentirent si longtemps de la voix d'un peuple libre."

Chateaubriand sa vie et ses œuvres. M. Charles Benoit p. 159-160

"On dirait même, selon M. Charles Benoit, que le poète a mieux senti la Grèce, toute pleine encore des souvenirs de sa riante mythologie, que la Terre-Sainte elle-même, ce dernier but de son pèlerinage; et qu'il portait dans son voyage bien plus encore l'imagination de l'homme du monde sensible aux charmes de la nature et au culte des beaux arts, que la foi du fidèle et le besoin d'aller en pèlerin prier et pleurer au tombeau du Christ. Sur ce sol de la Palestine, son cœur chevaleresque semble même se souvenir mieux encore des exploits des Croisés et des fictions un peu profane du Tasse, que de la poésie sainte de la Bible et de l'Évangile. Sans doute le peintre a reproduit dans d'admirables descriptions les aspects sévères de

cette terre travaillée par des miracles et leur mélancolie sublime. Pour rendre leur voix à ces éloquents solitudes, il retrouve parfois les accents de Job et de Jérémie. Cependant lorsqu'on le veut suivre en chrétien autour de Jérusalem, ou le long de la Voie douloureuse on éprouve quelque mécompte. On le trouverait presque sec et froid; il entasse l'érudition, comme pour suppléer à l'émotion intime. Il a comme toujours l'imagination magnifique; mais il est des choses qui veulent être senties par le coeur; mais son coeur n'était pas là." Néanmoins, il y a dans les lignes suivantes la main sûre de celui qui a le don de l'évocation des tableaux vifs.

L'itinéraire
Livre
XVII

"Entre les vallées du Jourdain et les plaines de l'Idumée s'étend une chaîne de montagnes qui commence aux champs fertiles de la Galilée et va se perdre dans les sables de l'Yémen. Au centre de ces montagnes se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux; ces sommets ne s'entrouvent qu'au levant pour laisser voir les gouffres de la Mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie.-- Au milieu de ce paysage de pierres sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur jadis ébranlé sous les coups du bélier et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit de vastes débris; des cyprès épars, des buissons d'aloès et de naps, quelques masures arabes, pareils à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines: c'est la triste Jérusalem. Au premier aspect de cette région désolée, un grand ennui saisit le coeur. Mais lorsque passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous peu à peu l'ennui se dissipe; le voyageur éprouve une ter-

reur secrète qui loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles: le soleil brûlant, l'aigle impétueux, l'humble hysope, le cèdre superbe, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là. Chaque nom renferme un mystère; chaque grotte déclare l'avenir, chaque sommet retentit des accents d'un prophète; Dieu même a parlé sur ces bords: les torrents desséchés, les rochers fendus les tombeaux entr'ouverts, attestent le prodige; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel."

Livre
XVII.

Alors pour voir des yeux de "l'enchanteur" des paysages plus doux, écoutons le récit d'Eudore décrivant cette ville des plaisirs, voluptueusement couchée aux bords de la mer de Sicile.

" Chaque matin aussitôt que l'aurore commençait à paraître, je me rendais sous un portique qui s'étendait le long de la mer. Le soleil se levait devant moi sur le Vésuve; il illuminait de ses feux les plus doux la chaîne des montagnes de Salerne, l'azur de la mer parsemée des voiles blanches des pêcheurs; les îles de Caprée, d'Onaria et de Prochyta, la mer, le cap Misène, et Baies avec tous ses enchantements.- Des fleurs et des fruits humides de rosée sont moins suaves et moins frais, que le paysage de Naples, sortant des ombres de la nuit. J'étais toujours surpris en arrivant au portique, de me trouver au bord de la mer; car les vagues dans cet endroit faisaient à peine entendre le léger murmure d'une fontaine. En exta-

se devant ce tableau je m'appuyais contre une colonne; et sans pensée, sans désir, sans projets je restais des heures entières à respirer un air délicieux. Le charme était si profond qu'il me semblait que cet air divin transformait ma propre substance, et qu'avec un plaisir indicible je m'élevais vers le firmament, comme un pur esprit..... Hélas! nous poursuivions nos faux plaisirs.' Attendre ou chercher une beauté coupable, la voir s'avancer dans une nacelle et nous sourire du milieu des flots, voguer avec elle sur la mer dont nous semions la surface de fleurs, suivre l'enchanteresse au fond de ces bois de myrtes et dans les champs heureux où Virgile place l'Elysée: telle était l'occupation de nos jours, source intarissable de larmes et de repentir. Peut-être est-il des climats dangereux à la vertu par leur extrême volupté. Et n'est-ce point ce que voulut enseigner une fable ingénieuse, en racontant que Parthénope fut bâtie sur le tombeau d'une sirène? L'éclat velouté de la campagne, la tiède température de l'air, les contours arrondis des montagnes, les molles inflexions des fleuves et des vallées, sont à Naples autant de séductions pour les sens que tout repose et que rien ne blesse. Le Napolitain demi-nu content de se sentir vivre sous les influences d'un ciel propice, refuse de travailler, aussitôt qu'il a gagné l'obole qui lui suffit au pain du jour. Il passe la moitié de sa vie immobile aux rayons du soleil, et l'autre à se faire trainer dans un char, en poussant des cris de joie: la nuit il se jette sur les marches d'un temple, et dort sans soucis de l'avenir aux pieds des statues de ses dieux."

Les
Martyrs
Livre V

"L'Itinéraire" se termine en Espagne, dont le poète nous

donne le souvenir enchanté d'impressions personnelles dans un exquis petit roman à quatre personnages, "les Aventures du dernier Abencérage". On y entrevoit l'Espagne du Moyen âge toute la poésie de son héroïque et religieuse histoire. Aben-Hamet, dernier descendant de la tribu maure des Abencérages, et dont les ancêtres ont été massacrés à Grenade par Boabdil, revient d'Afrique pour revoir le pays de ses pères. À Grenade il rencontre la fille du duc de Santa-Fé, Dona Blanca, digne descendant du Cid. Elle répond à l'amour d'Aben-Hamet, elle ne veut plus épouser le chevalier français, le comte de Lautrec. Elle laisse son frère Don Carlos se battre avec l'Abencérage, auquel elle jure une éternelle fidélité. Mais on sent qu'ils sont séparés par l'héritage de haines et l'antagonisme de croyances religieuses laissés dans leurs races par huit siècles de guerre. Cependant AbenHamet se flatte que Blanca consentira à se faire Musulmane; elle espère qu'AbenHamet deviendra chrétien. Un instant dans les cours désertes de l'Alhambra ou dans les jardins enchantés du Généraliffe il semble qu'ils vont être heureux ensemble. Mais au moment où l'Abencérage hésite, presque prêt à sacrifier à Blanca la religion de ses pères, la fille des Bivar apprend que son amant est le dernier rejeton de cette noble race maure que ses propres ancêtres ont persécutée et proscrite. Plutôt ^{qu'} de demander à celui qu'elle aime de démentir l'honneur de sa race elle lui dit: "Retourne au désert!".

On se souvient longtemps de ce petit drame chevaleresque dans lequel le poète a beaucoup mis de lui-même dans son preux et triste héros. En 1826, Chateaubriand avait

publié l'édition complète de ses oeuvres, renfermant les "Natchez" un immense ouvrage de plus de deux mille pages, sorte d'épopée de l'homme primitif, d'où il tira "Atala", puis "René." Ici on trouve l'histoire de René achevée. Dans le "Voyage en Amérique" de l'année ^{suivante} on découvre la fraîcheur de la poésie des premières impressions.

Mais les mémoires "d'Outre-Tombe" sont la véritable épopée du poète. Quoique froidement accueillis tout d'abord, ces mémoires sont l'oeuvre de Chateaubriand la plus lue de nos jours. Là-dedans l'homme se décrit avec toutes ses faiblesses et ses vanités, d'un ^{art} des plus habiles. Pour fond de tableau prend la Révolution. C'est un panorama épique qui se déroule. Sur la grande toile paraissent des figures de belles dames, de grands héros, de génies militaires et littéraires, de politiques et de rois. Et, au premier plan toujours, se dépeint un homme, qui, plus qu'aucun autre représente l'âme et la sensibilité de son siècle. La dernière scène se place dans une petite île bretonne, où l'enchanteur se retire dans le sein de cette nature dont il a découvert la beauté éternelle.

On n'aurait pas une vue compréhensive de la vie et l'oeuvre de Chateaubriand sans tenir compte de l'autre grand génie littéraire de son temps, le "génie penseur" destiné à partager en quelque mesure sa gloire. Cet esprit plein d'aspirations généreuses et nobles, de croyance à la bonté foncière des hommes et au progrès indéfini des sociétés humaines, cette "idéologue généreuse", c'est madame de Staël. Nous la voyons se mêler de tous les événements de son demi-siècle et de les beaucoup influencer. Chassée de la France par les ordres impériaux, elle passe dix ans d'e-

xil dans différents pays de l'Europe. Elle observe, elle interroge, elle cause, elle écrit des volumes sur le vif, qui donnent sa vision très large du monde d'idées cosmopolitaines. Ces livres nous intéressent par leur fond d'idées plutôt que par leur forme d'expression. Ils furent destinés d'exercer une influence sur la littérature française secondaire seulement à celle de Chateaubriand lui-même. Dans son livre " De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales" qui ouvre des horizons nouveaux à l'esprit français, elle indique les véritables bases de la critique. La-dedans elle essaie de terminer les rapports que soutient la littérature avec les moeurs, avec les lois, avec la religion. C'est dans ce livre qu'elle expose si bien la théorie de la "perfectibilité". Tandis qu'il lui manque l'imagination créatrice, capable de faire vivre de vrais caractères ses deux romans "Delphine (1802) et Corinne (1807) eurent un grand succès en leur temps à cause de leur note personnelle et de l'éloquence de sa protestation contre les préjugés sociaux dont elle souffrait elle-même.

" De l'Allemagne" est la révélation de l'art et de la civilisation germaniques. L'auteur initie la France au génie septentrional, dont les caractéristiques sont le "sérieux et la profondeur." Elle affirme qu'il y a deux poésies; celle du Nord qui s'est développée sous l'influence de la religion chrétienne et celle du Midi, qui, s'est inspirée du paganisme. Elle appelle classique la poésie méridionale, et païenne; romantique, la poésie septentrionale et chrétienne. Or, elle ne prétend pas que la France répudie les traditions du classicisme, conformes à son

génie, mais elle déclare que la stérilité dont la littérature ~~tune~~ paraît atteinte lui fait croire que l'esprit français a besoin d'être renouvelé par une sève plus vigoureuse;" et même si la philosophie des allemands nous semble "pleine de folies", même si leur littérature ne s'accorde pas avec la discipline classique, elle nous invite à y chercher les idées dont nous puissions nous enrichir, tout en les modifiant selon notre tempérament, et en nous gardant de l'imitation servile.

Madame de Staël révélait la première les philosophes et poètes allemands. Elle aidait à renouveler l'art poétique français en opposant le sentiment au mécanisme. Par cette infiltration d'idées étrangères elle mettait à la mode la "littérature européenne." Comme écrivain elle est médiocre; elle n'a pas de style; elle écrit comme elle cause sans souci de la forme; ses livres ne sont qu'une conversation écrite, brillante et profonde. C'est elle que nous cherchions à travers ses œuvres.

Chateaubriand personnifie le mouvement de réaction qui se fit contre les idées de la Révolution: Madame de Staël au contraire personnifie la tradition de ces idées. Elle est remarquable moins par ses qualités d'écrivain et d'artiste que par la vigueur de sa pensée. Il est prééminent par la surabondance de ses images, par son don de l'évocation de la scène, par l'élévation de la variété de son style. Tous les deux, ils ont révélé à la France des littératures inconnues et ils ont éclairé pour les générations suivantes la grande voie du romantisme.

Mais, c'est Chateaubriand dont l'influence sur la littérature française est incalculable. Comme l'exprime un

éminent critique de nos jours:-

----- De même qu'on ne peut parler d'une grande oeuvre de la littérature grecque sans nommer Homère, de même on ne peut aborder un écrivain du XIXe siècle, sans songer à Chateaubriand. De Victor Hugo à Renan, de Lamar-

F.W. Strowski
Tableau de
la Littérature
Française
au
XIXe siècle.

tine à Pierre Loti, on voit partout quelque trace de ses pas; il a renouvelé le sentiment de l'esprit des historiens; il a ^{donné} de la grandeur et ^{de} la fécondité à la critique il a élargi le patrimoine national en y rééintégrant le moyen-âge. il a ouvert à l'imagination poétique des horizons merveilleux; enfin il a rajeuni et approfondi toute sensibilité. Mais il n'a pas eu une école et des disciples; on ne vient pas chez lui chercher des secrets et s'approvisionner d'idées. On va à lui comme il allait aux forêts et aux fleuves du Nouveau Monde: il est cet artiste si parfait, cet écrivain si adroit, il est "une grande nature primitive."

Troisième Partie

Sommaire

Sommaire

Au commencement du XIXe siècle, la société en général, dont les opinions s'étaient formées avant la Révolution française, appartenait à l'école voltairienne, encyclopédique, sceptique. Presque partout on voyait la négation de la foi religieuse et l'affaiblissement de la morale. La littérature était dominée par l'esprit classique qui s'était dégénéré à l'imitation des imitateurs. Il y avait, bien entendu, quelques exceptions, dont J.J. Rousseau, qui protestaient et qui devançaient la renaissance du sentiment religieux. Les générations plus jeunes avaient trouvé au fond d'elles-mêmes, avec "le mal du siècle" dont elles souffraient un élan vers quelque croyance qui pût remplir le vide de leurs âmes. Ainsi, quoique la restauration du culte catholique par Napoléon fût politique, elle fut accueillie par les acclamations de la France, fatiguée de l'incrédulité et du scepticisme. En même temps, la littérature s'affranchissait des moules classiques et s'alimentait dans les champs fertiles du romantisme. Le grand initiateur de cette nouvelle voie de l'âme et de l'esprit français fut Chateaubriand. En amenant la renaissance du spiritualisme chrétien à un peuple languissant de l'aridité sceptique; en lui faisant connaître les littératures étrangères déjà renouvelées; en répandant dans une belle langue pittoresque les richesses de son incomparable imagination; en donnant parfaite expression, dans son "René," à ce malaise mélancolique de sa génération; Chateaubriand s'est montré le génie maître du XIXe siècle. Son influence prépondérante se montre dans l'abandon sans retour des routines serviles du classicisme; dans l'idéal chrétien de la culture et de l'

art poétique de ses successeurs plus célèbres; dans le caractère subjectif du roman et de la poésie nouvelle; dans la réforme du drame qui, mêlant sur la scène la comédie et la tragédie donne un reflet plus parfait de la vraie vie humaine. Dans le fond des idées de son temps, Madame de Staël, son génie contemporain, a sa part.

On ne peut mieux préciser le mouvement littéraire et l'influence de Chateaubriand que dans les mots d'un des plus pénétrants critiques modernes:

Georges
Pellissier
Le
Mouvement
Litt.
au
XIXe siècle

"L'histoire littéraire du XIXe siècle dérive de deux grandes sources: Mme. de Staël et Chateaubriand. À l'une, le monde des idées, à l'autre celui des images. Langue, poésie, roman, histoire, Chateaubriand a renouvelé l'art tout entier dans sa forme extérieure, il l'a pour toujours marqué de son empreinte. Sa gloire remplit la première moitié du siècle et se prolonge avec son influence jusque dans la seconde moitié. Alfred de Vigny et Victor Hugo descendent directement de lui. Lamartine, lui-même, génie d'une ~~tout autre~~ famille, l'a pourtant célébré comme le maître de sa génération. Plus tard, Gustave Flaubert, Lecomte De Lisle, les devots de l'art, les sculpteurs et les ciseleurs de la phrase, se rattacheront encore à lui et seront de sa lignée. Pendant cinquante années, le nom de Chateaubriand est resté le plus grand et le plus respecté parmi tant d'illustres poètes qui s'accordaient tous à reconnaître sa souveraineté littéraire,

Chateaubriand avait été l'initiateur du romantisme

et sa mort coïncidait avec l'avènement d'une école nouvelle éprise de réalité positive comme l'école précédente l'avait été d'idéal et de lyrisme, et que la haine de la déclamation, de l'emphase des grands mots et des fausses couleurs entraîna jusqu'à ne voir en lui qu'un prodigieux charlatan.

Depuis quelque temps, la faveur semble revenir au patriarche de notre âge. Son nom, qui, naguère encore, faisait sourire les habiles----semble retrouver ~~de~~ **de** jour en jour le respect qui lui est dû. C'est pour tous les écrivains contemporains le nom d'un ancêtre. Suivant la parole d'Augustin Thierry tous ceux qui en divers sens, ont marché dans les voies de ce siècle, l'on rencontré à la source de leurs études, à leur première inspiration, et il n'en est pas un qui ne doive lui dire comme Dante à Virgile :

Tu duca, tu signore e tu maestro.

En même temps, son oeuvre est celle d'un artiste incomparable et, tant que la langue française vivra, l'auteur de René et des Martyrs sera salué comme un des plus merveilleux ouvriers qui y aient jamais mis la main."

Quatrième Partie

Bibliographie

Bibliographie.

1. Chateaubriand-Oeuvres complètes
Edition Garnier-12 volumes.
Le Génie du Christianisme
René
Les Martyrs
L'Itinéraire de Paris à Jérusalem
Mémoires d'Outre-Tombe.
2. Anthologie des écrivains français duXIXe siècle
Publiée sous la direction des Gautiers Ferrières
Bibliothèque Larousse-Paris
Chateaubriand-épisodes
Atala- René - l'Itinéraire-Mémoires
Madame de Staël
Corinne-l'Allemagne
3. La littérature française du XVIIIe siècle.
A. Vinet- Paris
4. Histoire Illustrée de la Littérature Française.
Ch.M. des Granges.
Paris librairie Hatier 1920
- 5 Précis de l'histoire de la Litterature Française
GeorgesPellissier.
Paris Librairie Ch. Delagrave.
- 6 Histoire de la Littérature Française.
René Doumic.
Paris Librairie classique Delaplane
7. Tableau de la Litterature Française du XIXe siècle
Fortunat Strowski.
Paris librairie classique Delaplane .

8. Le Mouvement Littéraire au XIXe siècle.
 Georges Pellissier
 Paris Hachette et Cie. 1905
9. Library of the Worlds' Best Literature
 Warner
 Peale and Hill New York,
10. L'Ossianisme en France
 Van Tieghem Paris.
11. Causeries du Lundi
 C.A. de Sainte Beuve.
 Paris Garnier Frères 1852
 Emile Colin Imprimerie de Lagny.
12. Atala-René- Le Dernier Abencérage
 F. R. De Chateaubriand
 avec avant-propos de M. de Sainte Beuve
 Paris Calmann-Levy.
13. Chateaubriand-sa Vie et ses Oeuvres.
 M. Charles Benoit (Doyen de la Faculté des Lettres
 de Nancy)
 Paris Didier et Cie.
14. Le Cosmopolitisme Littéraire
 Texte.
 Paris-----1905
15. Madame de Staël/ et Chateaubriand
 A. Vinet.
 Paris Hachette et Cie.
16. Madame de Staël-le Directoire.
 A. Vinet.

Hachette et Cie.

17. L'Allemagne -Première et Deuxième Partie
Madame de Staël.

Garnier Frères-Paris.

18. Les Martyrs.

Fr. R. De Chateaubriand

Calmann Levy-Paris.

19. Grande Encyclopédie Littéraire Larousse

H. Lamevaut et Cie. Paris.

20. French Lyrics(A. Chemin)

Arthur Graves Canfield

Henry Holt and Co. New York.1899

21. French Verse- From Villon to Verlaine

R.L. Ritchie and James M. Moore.

J.M. Dent and Sons London N.Y. 1922

22. La France et Sa Civilisation

René Lanson et Jules Desseignet

Henry Holt and Co.N.Y.

En préparant cette thèse, je me suis servie librement de tous ces livres, du fond de leurs idées aussi bien que de leur belle langue pour préciser mes propres idées. J'ai saisi l'occasion de m'approvisionner des expressions qui me semblent justes et à propos, afin d'arriver à une connaissance plus étendue de la langue.

Harriet Emily Ellis.